

La délivrance

Rachid Oulebsir

La délivrance

Roman

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12597-8

Le délire du bœuf

« Puisque vous mangerez ma chair,
Faites de ma peau de belles chaussures »

(Refrain d'un chant populaire)

J'ai tué mon ami. Il agonisait dans la fange depuis des mois, rongé par la gangrène, noyé dans ses excréments, sur un carton sous le grand pont qui mène à la ville des riches. Il perdait sa peau fripée couleur d'automne en petites boules froissées, en larges lambeaux collants malodorants. On voyait à travers ces brèches effilées ses os usés saillir de ses vieilles articulations difformes. Il me fallait le délivrer de l'insupportable et indicible douleur. En nettoyant ses plaies purulentes, ses déchirures mal cicatrisées, je lui enfonçais régulièrement des rouleaux de chiffons bruts, de grosses boules de papier journal dans la bouche pour que ses cris n'alertent personne. D'un regard parlant de chien fidèle, mon vieil ami fini, usé, me suppliait de l'achever. Mon âme saignait, de mes entrailles remontaient les larmes de l'amitié chaque fois que nos regards agonisants s'entrecroisaient ! Je me résolus à lui donner

une mort rapide, une ultime dignité. Il m'offrait en contrepartie le luxe d'être emprisonné et pouvoir finir mes jours en sécurité sous un toit. « *Ce sera certainement mieux que sous un pont, dans le froid, la fumée, la poussière et la peur* », me murmurait-il avec un courage et une haleine d'ancien paysan.

Nous étions une dizaine de SDF à croupir sous ce long viaduc, exclus du monde, depuis que notre bidonville fut rasé pour laisser place à l'autoroute des nouveaux fortunés. Nous gisions loin de la vraie vie mais juste à côté de ses odeurs nauséabondes, ses lumières crues, ses bruits affolants, ses cauchemars matinaux, ses chaleurs nocturnes, sa luxure insultante, ses fastes, ses excès. Embourbés dans la gadoue, avec chacun l'histoire de ses échecs, ses revers, ses malheurs, les causes de sa marginalité.

Nous entendions dans notre profonde déchéance les battements du cœur agité de la ville, étalés comme du linge mal lavé sur nos cartons, avec nos sacs de couchage brillants de crasse, nos ustensiles bizarres, nos vêtements choquants. Du haut de son mépris, la société nous regardait comme des insectes. De la vermine. De la pourriture. Avec mes trente ans, j'étais le plus jeune des SDF, leur infirmier, leur gardien, leur concierge, le syndic de cet espace ouvert, le planton qui veillait sur le territoire indéfini de leurs douleurs.

Mon ami était au bout du rouleau ! Je m'imaginai cheminant inexorablement sur son sentier de réclusion solitaire pour m'installer,

m'enfoncer et me fondre dans cette ultime étape de déclin, de décadence, me méprisant, marchant sur mon orgueil de presque'homme rejetant mon inacceptable situation !

Mon âme saignait, de mon foie suintaient les larmes de l'amitié chaque fois que nos regards mourants se croisaient ! Je ne supportai plus de le voir se rouler dans la fange semée de cailloux pointus et mordants. Un matin frais alors que sa douleur devenait contagieuse, j'ai enroulé un gros chiffon que j'ai tenu enfoncé dans sa bouche. Longuement, jusqu'à ce que survint la mort réclamée. Je lui fermai délicatement la bouche et les yeux.

J'ai tué mon ami ! De sang froid ! Une nécessaire euthanasie. Que cette mort servit à me mettre à l'abri, sous un toit, avec des repas même froids, de l'eau chaude, des toilettes où se soulager, une protection contre les couteaux inattendus ! Telle était la pensée qui fleurait des regards de mes amis ! Dans un excès d'empathie, la horde de copains SDF désarmés maquilla minutieusement la mort en crime crapuleux et me dénonça comme une impitoyable créature sanguinaire. Je fus rapidement arrêté. Le vieux juge en robe trop noire retint cependant la véritable version. Je ne voulais pas de sa pitié. J'en ai pris pour dix ans.

Comment me suis-je retrouvé zonard sans domicile fixe, sans métier, sans valeur ? Je fus pourtant un homme parmi les plus vaillants, plus têtu qu'un vieux mulet, plus téméraire qu'un tigre, plus besogneux

qu'un bœuf qui sait pourtant qu'il finira à l'abattoir malgré tout ce qu'il aura donné à son propriétaire !

Autrefois j'étais un bœuf, avec ma terre généreuse, mon étable chaude, mon joug indulgent, mon attelage de bois et mes odeurs de bouse et de purin. Aujourd'hui je suis un rat, un vieux rat pris au piège. Moins qu'un rat, je suis un déchet, une pourriture, une morve puante sur l'immense joue de la grand-ville.

J'avais ma terre. Une belle joue rose tachetée douce comme l'amitié. Ma terre brune, à moi, toute à moi, mon aimée rien qu'à moi. Elle me grandissait, me portait sur son nombril, me donnait le sein, nourrissait mes rêves, enracinait mes goûts, fleurissait mes sourires, élevait ma vision. Je la sillonnais journellement, la fécondais, la labourais, la retournais, l'ensemenciais. Les grands yeux de ma femme, les grimaces colorées de mes enfants, étaient sertis comme des bijoux rares dans les coins chauds de notre nid d'amour, de ma petite maison ocrée de boue, debout majestueuse. Notre vie tatouée en papillons dans la légende poétique des oliviers fraternels était fécondée comme un terreau par les présences solidaires. Mon gîte souriait à pleines dents, par tous les temps, en toutes saisons.

J'aimais éperdument ma mesure, mon havre, exquis et plein d'amour. Il y faisait plus frais que dans les hôtels étoilés, plus doux que dans les villas héritées des colons. Il y régnait, la vraie vie, la jeunesse, le labeur et la joie. En été, quand l'immense ciel infidèle s'éloignait grisonnant vers les étoiles

éteintes, quand le sournois et méchant sirocco déchargeait sa haine sur la plaine et venait lécher les rivières fantasques, quand les épais bourgeois et les véreux bureaucrates transpirant à l'ombre, contemplaient indifférents l'eau qui s'échappait des viscères de la terre, ma terre brune à moi, mon adorée toute à moi, sur laquelle trônait ma petite maison trapue au portail sans serrures.

Il y faisait bon vivre. Les rires s'échappaient des blessures de l'âtre où baignait la chaleur du feu de bois, des fissures mal bouchées, quand le ciel était bas, quand s'enrhumait et toussait ma terre, quand la neige tissait ses burnous de roi sur les sillons éclatés, de ma terre brune, ma joue rose tachetée, ma fidèle mère à moi. J'avais donc ma terre bourrée de trésors enfouis que seul mon cœur ressentait, que seul mon œil percevait. Le bonheur flottait dans ma demeure. La vie chaude s'enroulait sur les rayons du soleil avant de se blottir dans mes cœurs, sous mon toit.

Je connus les nuages porteurs de foudre, les vents présage de grêle. En fils des lueurs je domptais les forces contraires. J'avais à mes pieds, la forêt, le ciel, et la terre. J'étais un dieu, mon frère. Maître de ma nuit, sûr de mon jour, virtuose dans mon art, je me nourrissais de songes immenses, de merveilleux contes féeriques, d'antiques légendes généreuses, de rêves populaires. Mes longs bras forts créaient des trésors. Mes rugueuses mains de chanvre tressaient l'espoir, mes yeux lourds de

certitude ignoraient l'angoisse de l'homme des villes. De tout mon cœur calme, serein, sans stress du fond de mon âme claire, de mon pas pesé et téméraire, je régnais sur mon destin. J'étais un dieu, mon frère.

Mais, un matin particulier, un souffle incandescent brûla mon âme d'un tison, brouillant mon regard perçant. Un vent de traîtrise froissa mes fruits et mes feuilles tombèrent sans bruit. Une pelle mécanique enterra mes antiques fidélités.

A présent la ville engloutit mes pas.

Je m'y enfonce comme une proie.

La machine se saisit de moi

Me sourit

Me caresse

Et me broie.

La langue fourchue de la grand-ville a coutume de mentir aux oreilles paysannes. Le sexe suave des quartiers chics nourrit les pénibles fantasmes campagnards. La bouche fardée des grands boulevards s'ouvre, exquise pour murmurer des plaintes irrésistibles. L'air mystérieux des ruelles ombragées altère les verrues et éteint le feu de nos regards.

A moi la ville

L'impasse toute en vitrines

L'horizon pollué et l'alcool nécessaire.

A moi les larmes qui roulent sans raisons

L'attente corrosive en toutes saisons,

L'amertume,
La frustration,
La peur !

Pourquoi diable les gens des villes détestent-ils la pluie ? Cette eau qui fait briller les toits, arrose les cœurs de la terre et fait pousser les épis et les fleurs de la vie !

A moi la baraque de tôle ondulée.

Mes neuf gosses dans le gris cloaque nauséabond, la fuite de l'égout irréparable et les morsures des odeurs.

A moi la forte promesse horizontale d'une habitation décente !

Je n'ai pas de logement, mais j'épargne. Depuis mon arrivée, je serre la ceinture. Je ne mange pas de viande, pas de poisson, pas de légumes frais, pas de fromages, pas de fruits.

Je me nourris de semoule comme un rat.

Je suis un rat.

J'étais pourtant un vrai bœuf, avec ma charrue, mon joug et ma terre fertile. La ville m'a sifflé ! La ville m'a appelé ! La ville me faisait des clins d'œil ! La ville m'a invité ! J'ai fait la sourde oreille ! J'ai résisté ! Un jour, la ville m'a convoqué sans échappatoire ! J'ai du quitter ma campagne quand la ville m'a ordonné le départ. Les nouveaux maîtres, sans lien aucun avec la glèbe, ont mis ma terre en ja-

chère. Quand je partis les pluies étaient tristes, les labours retardés et les semailles ajournées.

Je brûlai ma dernière charrue, pour réchauffer mon âme refroidie. Je me rendis de plein gré droit à l'abattoir. Depuis ce jour sans gloire, mon fantôme hante une grande usine, une fabrique de voiliers de plaisance, des canots, des esquifs, des bateaux pour les loisirs des nouveaux maîtres. Ceux qui vendent le pétrole, parlent à la radio de la naissance de l'homme nouveau. Ils parlent de moi, à la radio, à la télévision. Je suis neuf comme un sou ! Je suis l'homme nouveau. Je hante cette immense usine, tous les mois, tous les jours, matin et soir, sans répit, sans saison.

A moi les fortes fièvres, le toubib marchand d'ordonnances, mon dernier enfant qui tousse, l'attente mortelle devant la caisse d'assurances, l'hypothétique convalescence, la rechute, l'hôpital, l'infirmité.

Les voisins me reprochent ma conduite maladroite. Ils me répètent sans se lasser : « *Tu es un vieux bœuf, sans culture, sans civisme, sans éducation* ». Même pas un chien. Un dogue c'est mignon et tout ! Moi je suis un ure, un ancien bœuf. Il est vrai que mes cornes me gênent, que je lâche souvent ma crotte dans l'escalier, que je traîne avec moi une odeur de terre et un souffle de fumier.

Un matin, me guidant pour me laver à la mosquée, un voisin me consola :

« Ne t'inquiète surtout pas. J'étais un vieux bœuf moi aussi. Je ne me reconnais pourtant plus. Mes cornes ont subi à mon insu une mystérieuse érosion. Les tiennes aussi s'atrophieront doucement et tomberont d'elles mêmes ! »

Cette hallucinante perspective me rendit heureux. Je partis faire une longue promenade au jardin public. Ma femme, à l'occasion, porta son voile neuf. Mes enfants donnèrent du pain aux pigeons. J'avais à moi la belle vue sur mer, le port engorgé et les bateaux qui mugissaient, le grand portail de métal qui ouvrait le passage aux voitures neuves, celles-là qui roulaient dans mes rêves et déchiraient mes envies. Je n'avais pas de voiture. Mais j'épargnais depuis le début ! Je ne partais jamais en voyage ! La montagne était trop lointaine, la mer trop agitée et la forêt avait brûlé.

Je me consolais par des paraboles car le tourisme n'est pas fait pour moi. Je travaillais en période de congé pour joindre les deux bouts. Je trafiquais le week-end dans les marchés. Les jours de fêtes je vendais les galettes que ma femme cuisait en quantité. Mes quatre garçons revendaient des gadgets, des jouets sur le trottoir. Mes filles roulaient le couscous pour les voisines. Nous trimions en famille sans arrêt, ni absence, ni repos, ni voyage, ni maladie. Le commissaire politique de la cellule du parti unique de mon quartier m'avait décoré de la médaille du travail à l'occasion de l'anniversaire du